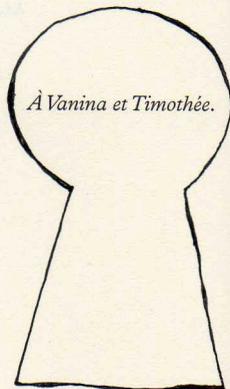


Roman à clefs

ÉDITIONS ALBA
15, RUE CHARLEMAGNE, PARIS 1^{er}
1910



À Vanina et Timothée.

L'auteur remercie le CNL.

© Éditions Allia, Paris, 2010.

LES BELLES ÉCHAPÉES

LES sirènes sont des idoles sculptées dans le bois des bateaux par des hommes aux mains calleuses, et baptisées au champagne. Le menton fier, elles ne boivent pas la tasse. Elles sont les figures de proue qui tranchent fièrement les vagues, la poitrine offerte aux éclaboussures d'écume. Elles sont l'âme en bas-relief des navires qui rebondissent sur les ondulations de l'eau salée, pas mieux qu'un bouchon de liège. Et puis le bateau coule. C'est alors qu'elles se détachent des épaves pour prendre vie. Elles s'arrachent à la côte du bateau et s'efforcent de parcourir les abysses verts, cheveux d'algues, peau moussueuse et queue écaillée. Copeau après copeau, l'homme extrait l'idole du bois ; et du bois, l'eau délivre l'idole naufragée. Avec des gémissements de parquet plaintif, la sirène s'échappe de l'épave où elle est prise dans une longue déchirure pleine d'échardes. Elle se bat pour la vie ; la vie qui pique et qui pince et qui tend des pièges en forme de moules géantes ; de celles qui sont plantées dans le sable au fond de l'eau et faut faire gaffe parce qu'elles peuvent te coincer en se fermant, clap, clap, clap. Et les chevelures éprises se noient. Parfois, c'est dans le corail que les cheveux s'emmêlent, et on ne peut plus remonter à la surface, on se débat, on se griffe. Le corail poignarde et vide la chair de son jus vermillon.

L'échappée de l'épave est semée d'embûches.

grands-parents quand j'étais petite, mais j'ai jamais
d'abricotier...

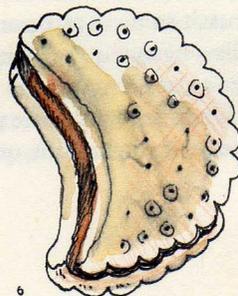
J'ai l'impression étrange d'avoir tourné en rond autour
d'une ampoule comme un hétérocère et que tout à coup
l'ampoule est grillée. Je suis perdue dans un trou noir, dans
une pièce à la fois familière et angoissante parce qu'elle
a perdu la chaleur de la lumière, la chaleur humaine, la
présence. J'ai arrêté de tenter l'impossible. Je profite du
confort. Les objets du quotidien sont comme des animaux
domestiques. Ils acquièrent cette qualité rassurante et
doudous de l'enfance. Donnent confiance en soi. Ils passent
et repassent entre nos mains et nous reviennent en
permanence, ce sont des boomerangs, des miroirs qui nous
rappellent à notre bon souvenir ; nous renvoient la bonne
image, une image de soi confortable et bien huilée.

Je nourris un amour immodéré pour la propreté et
l'hygiène. J'ai développé la capacité de voir les bactéries.
Je connais l'odeur des maladies, des cheveux gras, l'odeur
de ferraille des pièces de monnaie, indélébile, celle d'un
doigt plongé dans le nombril, ou encore celle, feinte, de
boîte de thon qui traîne sous les ongles qui viennent
de se racler le crâne. Je ne supporte pas que quelqu'un
contamine mon espace vital. Moi qui suis passée par des
périodes de crasse infâme, je me délecte à présent de la
propreté. Je n'ai pas spécialement la phobie des insectes.
Mais ce qui m'est insupportable c'est de partager mon
espace vital avec des insectes. Ce sont des parasites
comme les rats. Ils sont signe d'insalubrité.

Je regarde Hercule Poirot, au lit. Le ciel est gris. J'écoute
la pluie tomber et plus tard les voitures qui viennent troubler
la route humide et la font gicler sur les bords. Des
publicités pour les assurances, les sites de comparaison de

des supermarchés mieux que bon marché, la nour-
ture saine et les plans d'aide au remboursement des
études reviennent comme un refrain. Fin d'après-midi
une lumière tellement fumeuse qu'on ne voit pas le soleil
brûler en noir et blanc, pas de turquoise ni d'orange,
juste du gris et la luminosité qui décroît. La lumière
jaune qui filtre, bleutée, à travers les rideaux se juxtapose
à la couleur jaune de la lampe qui frappe les objets à angles
droits. Ces deux sources opposées donnent une impres-
sion de lunettes 3D avec un verre rouge et l'autre vert. Cela
donne aux objets une platitude de fausse 3D.

Demain, je suis toujours devant la télé. Je regarde un
film d'animation qui me fait pleurer, rien de tragique.
Le simple fait de regarder des personnages avoir des émo-
tions me fait dégringoler dans le pathos. Je suis hyper-
sensible à la contagion, mes défenses immunitaires sont
faibles. J'ai envie de lui parler... Je l'appelle et tombe sur
un répondeur. Je me promets de le rappeler demain et
le lendemain, l'envie d'appeler a complè-
tement disparu, j'ai faim, faim de chocolat. J'essaye de
rassembler les miettes de ma volonté pour composer le
numéro, mais je ne vais même pas jusqu'à attraper le télé-
phone. Je mange des petits Prince avec la satisfaction
d'un pépé qui fume sa pipe au coin du feu. Quand je serai
vieux, je voudrais être un vieux bonhomme.



LE truc qui me pose problème, c'est les filles, et surtout : en être une.

Les filles sont coquettes, elles dorment dans le dramatique pour attirer l'attention, se rient pour qu'on les court après, attisent la dispute pour se distraire et se fabbocher, bref font le contraire de ce qu'elles pensent pour obtenir ce qu'elles veulent. Et souvent – mais pas assez souvent – ça se retourne contre elles, parce qu'elles veulent jouer le jeu il faudrait un peu de sincérité. Fuis-moi je te suis, sans-moi je te fuis.

Les filles pensent que parce qu'elles couchent le premier soir et qu'elles ont un rapport "masculin" (c'est-à-dire de prédateur) au sexe, ça les rend plus désirables.

Les filles regardent plus les filles que les garçons dans la rue. Elles guettent la menace.

Parce que le désir des hommes est déclenché par des détails de l'ordre du fétichisme, la femme a besoin d'être rassurée constamment dans sa position. Elle a besoin d'attention. Elle a peur d'être remplacée par une autre femme qui posséderait des caractéristiques plus parfaites, s'approchant plus de l'idéal de l'homme.

L'homme est toujours en quête d'une fille qui assouvirait plus parfaitement son fantasme, tandis que la femme cristallise et rêve d'actualiser "l'amour parfait", comme on réussit sa tarte aux pommes ou ses soufflets au chocolat. Elle a besoin qu'on soit fou d'elle, envoûté, hors de portée des autres femmes.

L'amour, ça n'existe pas. C'est ce besoin féminin d'attachement romantique qui tente de convaincre les hommes,

rendus crédules par leur appétit sexuel. On leur ferait avaler n'importe quoi à la sauce lingerie coquine. C'est Juliette qui mène Roméo par le bout du nez. C'est elle qui complotte, qui se tue (au moins en apparence d'abord) plutôt que de renoncer à son idéal. Roméo ne réagit que comme un mouton de Panurge. Il se laisse entraîner, il fait "comme elle". J'aime bien ce slogan publicitaire pour une marque de margarine signé Emmanuel Kant : "La femme est comme une coupe d'argent dans laquelle nous déposons nos fruits d'or." Je suis assez d'accord avec l'idée que les femmes sont en argent et les hommes en beurre. Sacré Manu.

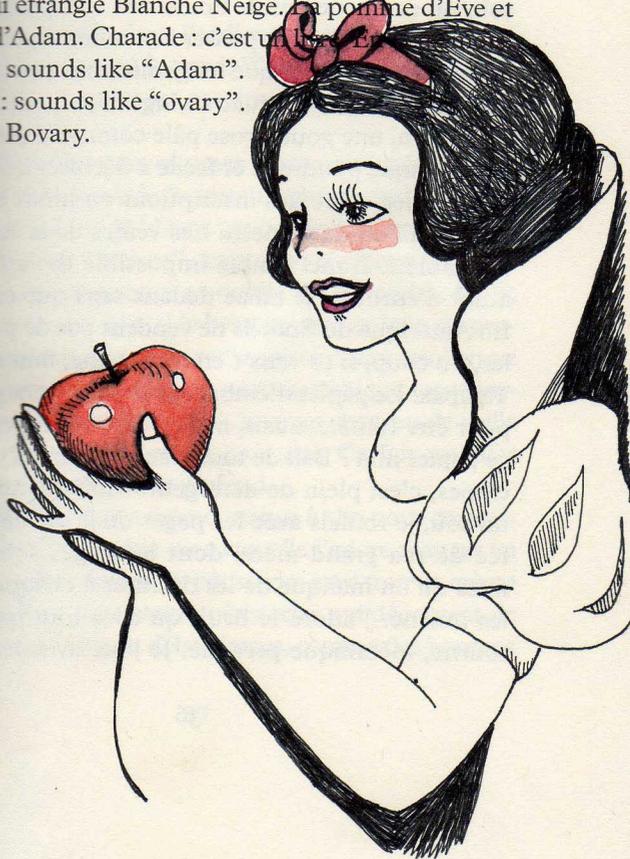
La douleur s'atténue et je me demande si tout ce déchainement d'affects n'était pas en quelque sorte le simple travestissement de mon amour-propre. Je me sens vidée de toute volonté amoureuse. Je renonce. Et je me demande si, au-delà du deuil du sentiment amoureux, ce n'est pas du deuil de moi-même qu'il s'agit. Je fais le deuil de mon corps, de la blessure narcissique infligée à ma chair. J'ai obtenu l'affection, je suis parvenue à séduire... Pour un soir, pour une semaine, pour un an... Mais je ne serai jamais un objet de désir, l'objet d'un désir assez élevé pour être pris pour de l'amour, l'objet de l'amour fou. La femme fatale est le filament incandescent d'une ampoule, lumineux objet de convoitise autour duquel tournent les petites bêtes. Pareil pour les filles faciles autour desquelles les mouches tournent, mais si les mouches se posent sur la merde pour la grignoter à coup de petits bisous de trompe, les moustiques eux ne peuvent que se cogner au bulbe de verre. Les mites se cognent les yeux contre l'ampoule car la femme fatale est obligée de se

diamant... à part peut-être un autre diamant... Non, l'eau. Les gouttes d'eau qui tombent et qui érodent le diamant. Les gouttes qui tombent régulièrement et rendent fou. Les larmes intarissables. Des pleurs que l'on ne saurait sécher même au sèche-cheveux. L'eau insaisissable, qui se glisse, qui s'adapte, qui coule. Il faut se faire pareil à l'eau, ne pas chercher à résister à la dépression, aux épreuves, les accepter... Les vivre... C'est déjà les surmonter.

J'ai honte d'être une fille. Être une fille, socialement, c'est devoir être jolie, séduire : sois belle et tais-toi ! C'est devoir se "faire belle". Tout ce mensonge des apparences, cette lutte contre le temps, cet éternel ravalement de façade. Il faut souffrir pour être belle, il faut être belle pour s'offrir. Les hommes, on les aime pour leur charme leur talent leur pouvoir... C'est Nietzsche qui a raison, les femmes qui font de la littérature écrivent par coquetterie, pour se faire remarquer. Les chichis sont le privilège du sexe faible.

Ah la honte, t'aime ça hein ! Les femmes aiment qu'on les froisse. Qu'on les taquine, qu'on les agace et les titille. Qu'on froisse leurs sentiments et leurs corsages. Qu'on les décoiffe. Elles pestent mais elles aiment ça. J'vais t'coller une grosse pomme rouge et luisante dans le gosier comme une tête de cochon sur un plateau d'argent et tu sentiras le jus sucré te couler dans le cou et tes lèvres douloureusement écartelées. Ça tire, ça étouffe, c'est rouge à joue et Royal Gala. Tu vas avaler le trognon, le gobe même, graines comprises. Y'a une féministe qui a dit "Ève ne pouvait pas manger la pomme, alors elle se l'est mise dans la chatte." Comme dans le livre de Bataille où la fille se met des œufs durs, des couilles de taureaux et puis

les yeux. La vulve voyante. Autre représentation fréquente, en particulier dans certaines gravures médiévales : la vulve avec les dents. Vas-y que j'te mâchouille le bout. On dit souvent que, dans un monde de femmes, il n'y aurait pas de guerre : ... venimeuse. Il faudrait toujours avoir un antidote venin dans sa boîte à pharmacie, en cas de morsure empoisonnée. Ce n'est pas comme une morsure de cygne qui fait un gros pinçon violacé, non, ça s'infiltré et il faut aller percer l'épiderme pour faire gicler le jus. Une guerre de microbes vénéneux. Empoisonnée comme la pomme d'Adam qui étranglé Blanche Neige. La pomme d'Ève et les autres d'Adam. Charade : c'est un fruit qui a un mot : sounds like "Adam". Un autre mot : sounds like "ovary". Madame Bovary.



JE me paye deux boules Häagen-Dazs "À la pipe de Paris". Derrière le comptoir, la vendeuse, louche à la main, cale de grosses boules de glace sur des cornets ou dans des pots de carton. Elle attend que les clients se décident. Quel parfum ? Quand j'étais petite, je choisissais toujours pistache ou bien menthe aux pépites de chocolat façon "After Eight", parce que c'est vert.

On me rend la monnaie de 20 euros sur un tapis à minicrampons comme les petites clochettes des semelles de sabots orthopédiques qu'on trouve en pharmacie, mais encore plus petits. Ça me fait penser aux filaments des parois à l'intérieur du corps vu au microscope, intrigant et répugnant.

"À la pipe de Paris", c'est écrit en mosaïque par terre sous les arcades en face du jardin des Tuileries. C'est là que devait se trouver un fameux marchand de pipes dans le temps, mais aujourd'hui qu'on fume plus tellement la pipe, y reste plus que la mosaïque... C'est un Häagen-Dazs qui a pris la place "Häagen-Dazs" en Norvège, c'est tricher au Scrabble... Si si j't'assure. C'est un mot... c'est du langage soutenu, ça se perd ! Ça veut dire euh... c'est un synonyme de glace... sorbet quoi, voilà ! H-à-a-g-e-e-n-d-a-z-s... mot compte double en plus ! J'ai d'la chance !!

Aujourd'hui, "À la pipe de Paris" y'a plus que des filles qui sucent des cônes de glaces dégoulinant sous les arcades, dans la mêlée des touristes qui fongent les boutiques de souvenirs, toutes les mêmes.



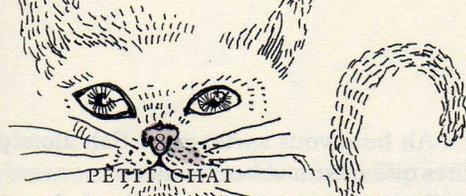
Les boutiques de souvenirs c'est là qu'on vend les moins les moins authentiquement parisiens mais avec "Paris" écrit en grosses lettres dessus. C'est pas des souvenirs de Paris, c'est des trucs qu'on ramène chez soi pour se souvenir qu'on a été à Paris des fois qu'on perd la boule. Ils vendent surtout des petites tours Eiffel, comme les vendeurs de dessous le manteau, les vendeurs exhibitionnistes qui courent aux abris dès que ça sent le poulet-frites.

Je marche et toutes les deux secondes un gitan fait mine de ramasser une bague en or à mes pieds, enfin un anneau en plastique doré du type de ceux qu'on achète dans les machines à bubble-gum des drugstores de bord de plage. Les bagues en or de plastique pleuvent à mes pieds, mais les putains de gitans les ramassent toujours sous mon nez, et bien sûr si je m'arrête pour discuter le morceau de gras, ils se mettent à mendier comme des sangsues plaintives. Un jour que je faisais valser un présentoir de cartes postales, j'ai été alpaguée par une gitane. Une de ces gitanes qui te lisent l'avenir, je lui ai donné la paume de ma main et elle m'a tenu la jambe.

Je marche sous les arches du métro aérien qui masquent le ciel bleu gris, puis longe des cafés aux terrasses desquels de gros arabes, jambes "à l'aise" et minicueillères plantées dans les petites tasses d'expresso qu'on devine bien sucrées, papotent gaiement. Derrière les vitres, des rideaux en filamment comme les franges d'un bustier de strip-teaseuse que percent les tétines, voilent l'intérieur du troquet.

Je jette mon dévolu sur une table au fond du café-tabac. La vitre porte l'inscription : "foie gras, snails, frogs legs"

sur la table à côté d'un fond de café froid, des pièces dans la timbale du vieux clochard rachitique qui me sourit pour de vrai et ça me fait chaud au cœur, et je continue mon chemin, ma ronde, jusqu'à la station de métro. Je me faufile entre les passants, dont les parapluies éclosent plus vite que les champignons aux premières gouttes de pluie, en aspirant mon ventre comme un petit chat de gouttières qui passe dans un rouleau compresseur invisible.



Je fais le pied de grue sur un boulevard. Je n'attends rien, j'attends mon ami invisible. Je fume ma clope avant de m'engouffrer dans les souterrains. Un jeune type passe au volant d'une camionnette, fenêtre baissée, il m'interpelle :

- Il te fait attendre hein, c'est pas sympa ça, vraiment, faut que tu l'engueules, il est en retard, il te fait attendre comme ça, faut que tu lui fasses une scène ! Promis hein ? Tu lui fais une scène quand il arrive, ok ?

Puis arrive un très grand type basané genre clochard à la bedaine qui déborde du maillot de corps taché, une bouteille à la main, cela va sans dire. Il me dit "bonsoir", et souris, il me lance :

- Eh vous seriez pas la fille de... la chanteuse des p'tits lapins... euh... Chantal Goya ?

Et puis un petit mec me passe sous le nez, il me regarde à travers, revient sur ses pas et m'apostrophe :

- Je peux faire votre portrait ? Je te le fais pour 4 euros si ça te plaît pas tu l'prends pas...

- Non.

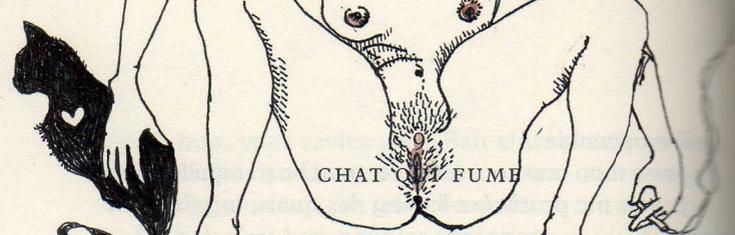
Il s'éloigne, se ravise et revient vers moi :

- J'ai trouvé une bière... Mais je vais la verser dans les géraniums parce que je sais pas qui a bu dedans...

- Oui, il vaudrait mieux...

- Ça leur fait du bien aux géraniums, vous savez.

- Non, je savais pas.



APRÈS un voyage en taxi d'une durée indéterminée, on s'arrête devant le magasin de fourrures Milady sur les Champs-Élysées. On entre dans un immeuble doté d'un interphone, mais dont la porte vitrée ne se verrouille plus. Au deuxième étage, la porte étroite s'ouvre rapidement après les petits coups de marteau. Y'a un judas, mais difficile de savoir s'il y voit encore après les nombreux coups de peinture qui se sont accumulés sur la lourde au fil des ans. Il passe le premier et je ne peux apercevoir la personne qui nous a ouvert. Je pénètre à mon tour dans le couloir. Je ne vois qu'une porte se refermer. L'odeur de patchouli trahit cependant une forte présence féminine. Bah ça sent pas tchouli-tchouli si vous voulez mon avis, un peu comme les filles qui mettent du parfum pour camoufler l'odeur de calvaire qui leur reste dans les plis du cou. J'ai envie de prendre une douche.

Le couloir débouche sur un petit salon recouvert de portraits de famille accrochés les uns au-dessus des autres et qui auraient dû pendre en ribambelle dans le corridor d'un manoir. Tous les aïeux ont les yeux percés. Ce détail m'interpelle. Percés comme ceux des petits chats des calendriers de la Poste qui ornent la boîte en ferraille remplie de babioles que mon cavalier trimbale sous son bras et dont je suppose qu'il a lui-même fendu les pupilles au couteau. Il m'a bien l'air du genre qui se rase dans le noir et se comporte comme un poulet décapité. Un peu plus et il se laisserait pousser les dents à la Freddie Mercury, ou Dionne Warwick.

Le propriétaire avait été furieux de découvrir ce sabotage de sa généalogie, cependant et bien qu'il faillit en venir aux mains, il pardonna vite à celui qui était l'un de ses meilleurs clients, sinon le plus régulier du moins le plus généreux.

Le "maître d'" nous propose des rafraîchissements. La femme de ménage vient d'arriver et déjà son odeur d'aisselles salée se propage avec les vapeurs d'eau déminéralisée du fer à repasser.

Une fille assez ronde avec des cheveux coupés court et beaucoup de rouge à lèvres demande du feu. Il lui jette une boîte d'allumettes qui s'envole en grelottant. Autour du rouge frais qui dessine parfaitement ses lèvres, une tache floue de rose effacé, comme si sa bouche essayait de se distendre ; des strates plus anciennes de maquillage violenté, étalé sur des cols, des cous, des queues. Elle allume la cigarette, son regard passe de lui à moi et de moi à lui, et sa bouche, de la moue au sourire, aller-retour, comme si elle essayait de tenir les rênes de son espièglerie. Elle tente de fumer avec l'air trop sérieux de quelqu'un qui joue la comédie, imite un politique, ou une amoureuse qui boude pour avoir des baisers. Je t'ai apporté des fleurs dit-il au maître de maison, en sortant de sa poche un bouquet de billets de banque bouchonnés comme des boutons de nœses. Et les hommes se retirent pour comploter.

La fille se laisse glisser dans son grand fauteuil et place, de part et d'autre, ses genoux sur les accoudoirs. Les jambes grandes ouvertes sur la toison de sa petite chatte, et elle y glisse le bout de sa cigarette avec presque plus de naturel qu'elle ne la portait à sa bouche ravagée comme après que trop de bulles de malabar lui aient explosé aux lèvres. Dans mon carnet je dessine un chat qui fume, et dans son carton perforé, le petit chat a fermé ses grands yeux clairs de voyant.

pas plus grand que moi montée sur talons mais y'a des veines vert sapin sur ses mains dures, un peu marbrées quand il renifle, on voit les muscles de sa mâchoire comme un pitbull devant un estate en bricks.

Un clochard ouvre une canette de bière et manie d'éclabousser un type. Un type plutôt pas vindicatif qu'essaye de se faire tout petit et évite son regard. Le clochard qui peut-être sent la peur, lui lance : "Oh eh c'est toi j'respecte, t'as vu, eh ! ça s'est arrêté là, ça t'a même pas touché ! ça va, ça va j'respecte. J'respecte. T'inquiète pas hein, la première goutte dans mon gosier, la dernière goutte dans les w-c !" Il suçote le bord de sa canette et binouse amoureusement et, après chaque gorgée, ses lèvres lancent des baisers qui claquent.

II
BAISER



Il boit un thé aux cumulonimbus et miettes de biscuits. Tu me regardes :

— Pourquoi t'es triste ?

— Je suis pas triste...

— Pourquoi t'es pas triste ?

— ...

— T'as perdu ta langue ?

Après un bref passage aux toilettes, tu regagnes ta place. Sèchement, tu as détaché tes faux cils et tu les as collés sur ta moustache. Tu me regardes sévèrement. Je te regarde :

— ...

— Mademoiselle, votre moustache me fait de l'œil...

— Donne-moi ta langue. Je te mordrai le cou et la nuque comme un chat, je t'emporterai partout avec moi.

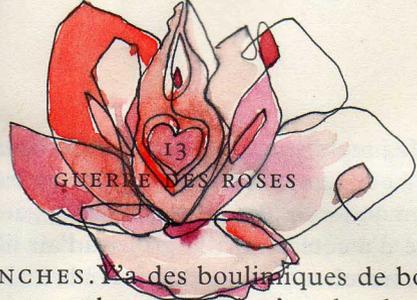
— ...

On est assis côte à côte dans un canapé, tu ne me regardes pas. Je vois ton profil de camé se découper sur les murs sales couverts de graffitis.

— Embrasse-moi...

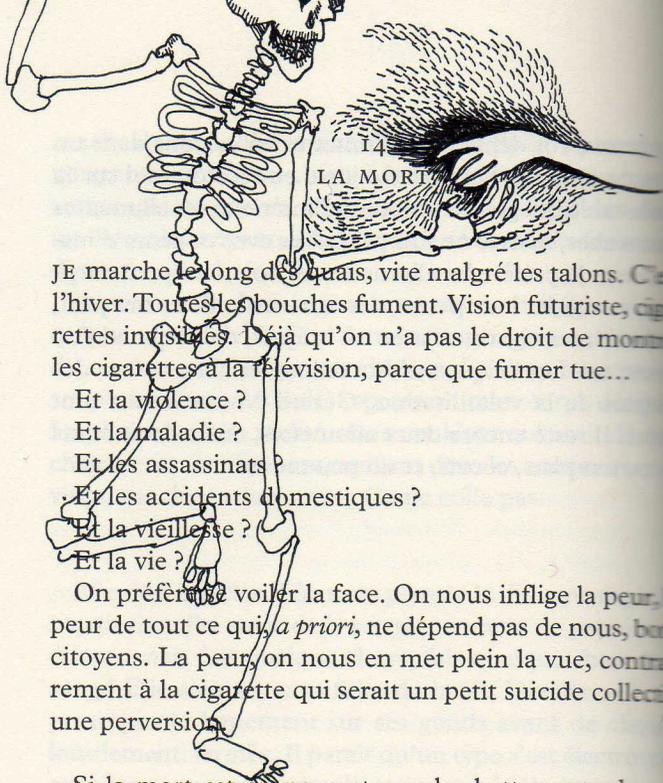
Tu te retournes, tu me regardes les sourcils tendus, le museau en l'air d'un lapin qui va éternuer, et tu cèdes à mon caprice, de bonne grâce. Et alors tu n'oses plus me regarder, le visage baissé. J'entends presque ton cœur qui bat à l'œil nu. Je regarde le bord de tes yeux plantés dans des paupières cambrés en nylon noir. Ils sont tellement longs et noirs qu'il me semble que je pourrais boire mon coca directement, boire à la paille dans l'œil du voisin. Sur ta joue, une brindille s'est égarée, je la pince.

charmant sans le sou peut aller se faire cuire un œuf. Y'a que dans les films qu'on aime même dans la misère. La misère étouffe les rêves. On ne parvient à aimer la misère de l'autre que lorsque l'on partage la même condition ou que l'on est assez riche pour deux, et que cette misère n'existe plus. Évidemment, aujourd'hui, on se bat les couilles que les riches et les pauvres couchent ensemble ou même se marient. À moins qu'une belle jeune femme épouse un vieux barbon, y'a personne pour les montrer du doigt. Mais l'argent s'est terré plus profondément dans le cœur des hommes. Un même de rue peut bien voler un caniche de luxe, s'il n'a même pas de quoi se nourrir lui-même, son toutou ne tient pas une semaine sur un régime d'amour et d'eau fraîche. L'amour est gourmand et s'il n'a que de la flotte pour se sustenter, il se fait la malle vite fait et il ne te reste plus que du jus de parapluie. Le Château La Pompe, y'a bien que les fleurs qui s'en satisfont.



ROSES BLANCHES. Y'a des bouliniques de boutons de rose qui courent les rues, mais c'est dur de trouver quelqu'un pour apprécier la rose avec un "R" majuscule. Aimer caresser le bouton, le regarder éclore tendrement, passer son nez dans la fleur épanouie pour se gorger de son parfum généreuse, et puis ramasser amoureusement tous les pétales déchus, un par un, qui tombent avec les jours, et les garder précieusement. Aimer la rose jusqu'au pot-pourri. Est-ce la faute à la société de consommation (qui a bon goût) ? Ou bien est-ce tout simplement une question d'instinct... de recherche du plus jeune plus beau plus fort plus... plus plus bandant ?

J'arrive un peu en avance, devancé par un bouquet magnifique. Le bouquet, que je brandissais fièrement en me dirigeant à grands pas vers le lieu de rendez-vous et qui me donnait alors, sous le ciel bleu, un air majestueux et conquérant, s'avère à présent des plus embarrassants. Dans l'atmosphère confinée du café, je ne sais où ni comment poser ce grand bouquet. Coincé entre la banquette et la petite table, il fait l'effet d'un silence végétal dans un brouhaha de pots d'échappements, d'un éclat de voix vert dans un silence de regards intrigués. J'ai le cœur gros comme ce tas de fleurs et les crissements du papier d'emballage me froissent. Je sens la sève me perler au creux des paumes et les roses rouges m'éclore aux joues. Mon café arrive et le serveur a du mal à le déposer



JE marche le long des quais, vite malgré les talons. C'est l'hiver. Toutes les bouches fument. Vision futuriste, cigarettes invisibles. Déjà qu'on n'a pas le droit de montrer les cigarettes à la télévision, parce que fumer tue...

Et la violence ?

Et la maladie ?

Et les assassinats ?

Et les accidents domestiques ?

Et la vieillesse ?

Et la vie ?

On préfère voiler la face. On nous inflige la peur, la peur de tout ce qui, *a priori*, ne dépend pas de nous, bons citoyens. La peur, on nous en met plein la vue, contrairement à la cigarette qui serait un petit suicide collectif, une perversion.

Si la mort est en nous et que les battements de nos cœurs nous sont comptés, à chaque fois que je pense à toi, la Mort, ce squelette mexicain, accélère le pas. Comme quand on joue à 1,2,3 soleil et que j'ai le dos tourné, au pied du mur.

Voulez-vous être heureux ? Si on définit le bonheur comme l'absence de trouble, l'ataraxie des gens heureux qui n'ont pas d'histoire, alors je ne comprends pas pourquoi on a peur de la mort. On a peur de la mort et pourtant on dit qu'on veut être heureux. Or l'harmonie, absence absolue de trouble, c'est la mort (CQFD). La vie c'est le chaos. Chercher le bonheur en essayant

de vivre sa vie comme une hibernation est un petit suicide de frileux, c'est s'entraîner à mourir.

Prendre des risques, se donner le vertige avec une goutte de poison de fugu, frôler la mort et la folie ce n'est pas avoir une attitude suicidaire, au contraire, c'est vivre. Vivre sans filet.

Le bonheur, c'est la mort et c'est pour ça que les gens heureux n'ont pas d'histoire. Les morts n'ont plus de présent que la décomposition. J'ai peur de la violence, de la vieillesse et de la maladie mais pas de la mort. J'ai peur de mourir, pas de la mort.

La Mort est d'abord une information, une information importante donc stimulante. La stimulation est positive. Nous y trouvons une satisfaction. La mort est un événement, cela marque la fin d'une ère, le début d'une autre et puis la mise en place d'un rituel, une fête, comme un anniversaire ou un mariage. Je me demande souvent comment j'aimerais mourir...

Une explosion peut-être – la ceinture de dynamite adoptée par Pierrot le fou – serait rapide, imprévue, probablement trop rapide pour laisser le temps de ressentir la douleur. Derrière elle : pas de cadavre. Et puis je voudrais être incinérée donc, l'explosion, c'est la mort et les obsèques formule 2 en 1. Disparaître dans un nuage de fumée comme un magicien, n'être plus qu'un esprit libéré du corps. Pouf, un nuage de fumée et une colombe s'envole. Évidemment, il ne s'agit pas de sauter sur une mine, souffrir le martyre et se voir transformé en Mr. Patate sur fauteuil roulant pour le restant de ses jours.

L'autre solution serait de mourir en milieu hospitalier, sur le billard, sous anesthésie générale, de préférence pour une opération banale afin d'éviter le stress du compte à

de petits engagements auxquels, en réalité, on décide de se plier. Le choix d'insubordination reste latent, malgré le carcan social, et la mauvaise voire bonne foi qui l'accompagne. La mort est une décision finale, "une bonne fin pour toutes", un renoncement.

Perdre la foi et l'envie. Mais il faut être capable d'affirmer cet état, le savoir en soi et continuer. Perdre intérêt dans la vie et continuer malgré tout, pour l'amour de l'art. Être gai, parfois. Avoir la rage, toujours.

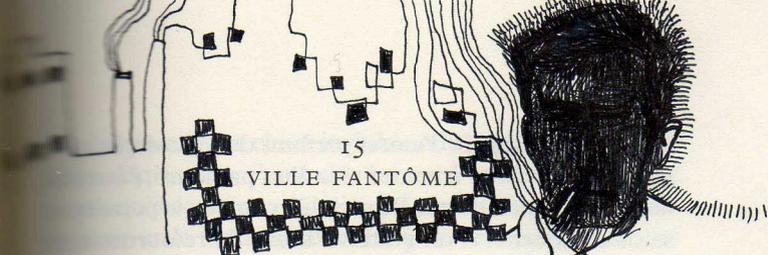
Je partage l'avis de Nietzsche lorsqu'il dit que la possibilité du suicide aide à passer bien des nuits difficiles. C'est une porte ouverte qui annihile l'angoisse, mais aussi une possibilité qui rend sa non-actualisation héroïque et réjouissante.

Quand on a du talent, on n'a pas le droit d'en priver le monde.

La chaussée est encombrée par un éboulement de touristes américaines tout droit sorties du car. Je traverse cet essaim. Un vrai bain de poules.

Le monde ne peut plus te toucher une fois que tu es ton instinct.

Mais quand je m'endors, je rêve d'un visage qui pleure en accéléré, comme une grande lune qui incline son visage doux au-dessus d'un type assis sur son canapé. Chaque fois qu'une larme tombe, un chat apparaît à côté de lui. Une larme, un chat. Plop plop plop deux chats, trois chats, mille chats, et le type s'efface comme un fantôme.

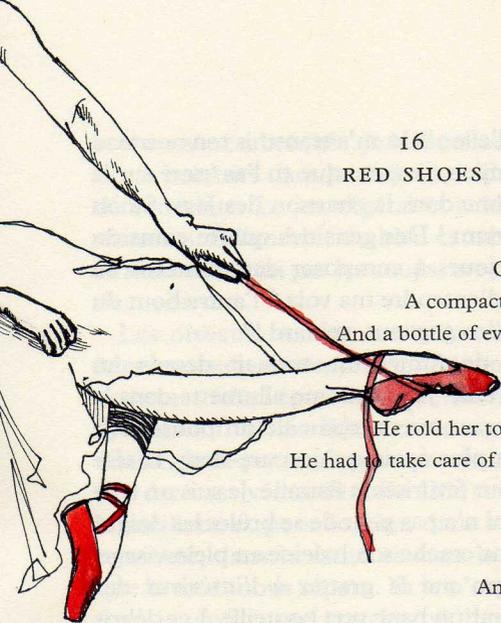


MACHI dans un fauteuil, j'ouvre les yeux sans pour autant pouvoir bouger. Je reprends conscience de mon corps, lentement, le programme télé aux pages presque aussi fines et bruyantes que du papier aluminium sur les yeux ouvert à la rubrique des mots croisés. Je me lève, froissé, comme mon pyjama. Tout seul.

J'ai la migraine. Mon cerveau est tellement ballonné de philosophie que j'aimerais bien lâcher un gros pet de tête pour désengorger la pression intracrânienne, avoir un petit anus bien en haut du bulbe qui ferait de tout petits jets sonores qui sentent pas la fleur : wahhh l'infection ! C'était un Spinoza celui-là ! Mais rien ne sort et j'en perds mon latin.

Les journaux du matin sèchent encore dans la fraîcheur hivernale qui vous picote les neurones. L'encre bave devant les vieilles femmes aux minois emmitoufflés et jambes découvertes d'un mince film de nylon qui s'arrêtent au kiosque – un verre en carton de cappuccino à la main, fumant par la petite bouche ciselée dans le couvercle plastique – avant de s'engouffrer dans les courants d'air d'une station de métro. J'entends le transit intestinal de l'ascenseur, puis, le pas pesant de la gardienne qui dépose le journal sur la soupe en brosse du paillason... Les nouvelles fraîches qui ont poussé dans la nuit comme des fulgurances fongiques gisent sur le pas de la porte. J'attends un moment que la concierge déguerpisse. Ses ragots ont ceci de commun avec les informations que l'on presse sur le papier gris : ils sentent le champignon, bien que l'odeur en soit plus

16
RED SHOES



One straw in a rootbeer
A compact with a cracked mirror
And a bottle of evening in Paris perfume
What's this sad tune
He told her to wait by the magazines
He had to take care of some business it seems
Bring a raincoat
And a suitcase
And your dark eyes
And wear those red shoes
TOM WAITS

J'ENTRE dans la salle de cinéma pendant la séance.
Le projecteur pulvérise son obscure clarté sur la grande
toile blanche. Les images s'enchaînent dans mes yeux.

Lermontov : Why do you want to dance ?

Vicky : Why do you want to live ?

Lermontov : Well, I don't know exactly why, but... I must.

Vicky : That's my answer too.

Je tâtonne jusqu'au siège resté libre à côté du petit bon-
homme avec lequel j'ai rendez-vous. Un type au prénom
plutôt comique. Un surnom évidemment. Il m'attend
assis sur un fauteuil dans le rembourrage duquel est
cachée la marchandise.

Le film me fait penser aux danseuses qui, paraît-il,
s'injectent de la morphine entre les doigts de pieds...
pour éviter de scarifier leurs bras graciles.

Avec le poison, une fois c'est une fois de trop, et cent
fois, mille fois, c'est jamais assez. Quand les danseurs
moultent comme des chats en chaussons et sans musique,
ça résonne, on dirait un feu d'artifice étouffé, tamisé, en
sourdine, un feu d'artifice en coton, très loin dans le
lointain, dans le sfumato.

Il me propose du pop-corn. Je lui tends une enveloppe
bourrée de billets de banque. Il prend son temps pour
palper l'argent du bout de l'index qu'il fait glisser par la
fente de l'enveloppe. Il a digéré l'anatomie des billets
jusqu'au bout des ongles, littéralement. Ses yeux restent
fixés sur l'écran. 1, 2, 3...

"once, twice, three times a lady"

c'est une chanson qui parle d'une femme qui a trois
minous

nan la femme du type qui a écrit ça s'est faite violer
trois fois...

...5, 6, 7 billets ; le décompte fait dériver mes pensées
vers un spectacle de danse inspiré de l'histoire du roi
Hérode. La danseuse qui jouait le rôle de Salomé était
très pieuse, alors, pour la danse des sept voiles, elle sort
de scène, un mécano entre à sa place en poussant un
ventilateur qui fait s'envoler sept voiles qui tombent en
tourbillonnant puis il s'éclipse et elle réapparaît toujours
aussi richement vêtue.

*Lermontov : When we first met ... you asked me a question
to which I gave a stupid answer, you asked me whether I wan-
ted to live and I said "Yes". Actually, Miss Paige, I want more,*

Toute chose est unique et parmi ces jolis petits cygnes en chaussons carrés qui tourbillonnent sur les coulees obsédantes des clarinettes et sautillent en faisant des petits bruits mats, il y en a toujours un qui mérite qu'on l'aime d'amour.

Même les gouttes d'eau. Et même les petits rats qui ne laissent entraîner dans la danse macabre par leurs petits chaussons indomptables, les pieds emprisonnés dans les entrechats et les pas de bourrée, les deux pieds dans le même sabot comme des sirènes, enfermées, qui tournent en rond, lions en cage.



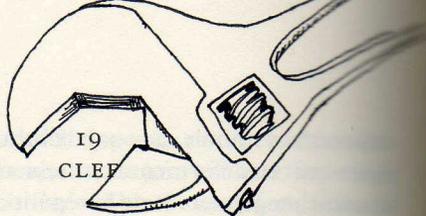
Il pleut des mètres et des mètres de corde. On pourrait en rattraper du bétail avec tout ça. La pluie coule sur les grandes baies vitrées comme sur un pare-douche en verre et martèle son message et se glisse sur les trottoirs glissants. J'aimerais pas être dehors sans parapluie. C'est désagréable de garder les yeux ouverts sous la douche.

Devant moi, un gobelet plastique un peu mou, vidé en quelques gorgées de son cappuccino en poudre bien sucré au fond, et ayant laissé des auréoles de sueur sur la table en plastoc de pupitre d'école. Je tiens mon journal bien haut devant mes yeux comme si j'étais un espion qui se camoufle. On ne voit que les gros titres et ma main droite est marquée d'un nævus bleu qui ressemble fort à ces tatouages en points que les prisonniers se font eux-mêmes, trois points : "mort aux vaches" ; cinq points (disposés comme sur la face d'un dé) : "seul entre quatre murs".

J'imagine la Liberté guidant le peuple, munie d'une lime à ongles pour limer les barreaux des prisons et d'une cuillère en argent pour creuser des galeries dans les murs des pénitenciers.

Elle libère une armée d'individus sans espoir ni sans peur. Un être libre c'est une ampoule humaine contre laquelle tous les yeux se cognent. Quelqu'un qui n'a plus de limites, touché par la grâce de Dieu. La grâce, un mouvement, le sourire d'un ange. Quand plus rien ne compte, que tout est frappé d'inanité, d'inadéquation.

Chacun est maître de son corps et de ses expériences, j'accepte la consommation de toutes sortes de produits,



Y'a des clefs partout, des petites clefs de carnet secret et petites qu'on les avalerait, et des grosses clefs de cave comme des matraques de policier. Des clés à molette, des clefs de sol, de fa, de vouête... Des clefs de maison qui ouvrent des portes, et des clefs de voitures qui mettent le contact et roulez jeunesse ! Y'a les clefs qu'on égare tout le temps et qui nous laissent impuissant sur le paillason et celles qu'on cache sous un pot de fleurs comme sous le gobelet retourné d'un magicien qui la fait valser d'un pot à l'autre jusqu'à ce qu'on perde le fil.

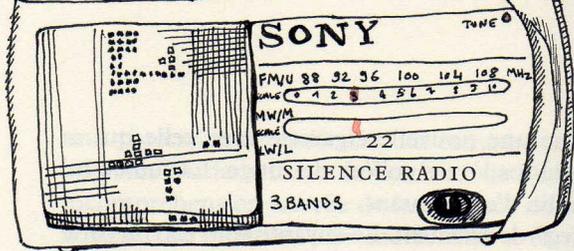
Le filet de voix radiophonique s'étire sans se briser. La radio parle, inlassablement et les voix s'entrecroisent, toutes les voix, avez-vous trouvé la voix ? La voie ? Dans *Orphée de Cocteau*, le poste de radio de la voiture transmet la voix du poète. La voix est la clef, la clef de la voiture ? Elle fait tourner le moteur. La voix est une clef, la clef est une mélodie. La mélodie enfermée dans le collier en coquillage qui contient la voix de la petite sirène. On la porte autour du cou pour ne pas la perdre, comme la clef du paradis en plastique autour du cou des p'tits soldats en Iran.

Comme les enfants "clé au cou", de ceux qu'on vend "toutes clefs en main" et qui portent la clef de chez eux comme un chien son collier. Livrés à eux-mêmes parce que les parents n'ont pas le temps de s'en occuper, ils sont leurs propres maîtres. On leur a donné la clé des champs et ils mangent leurs pains au chocolat devant Fort Boyard en se disant que ça doit pas être rigolo de se faire immobiliser par La Boule en mode "clé de cou"... la

prise de lutte. C'est sûr, comme son nom l'indique, La Boule, c'est un skinhead, vaut mieux l'avoir dans son camp en cas de bastonnade dans un pub, les skinheads y sont pas là pour rigoler hein, ils pètent des nez à tour de bras... La Boule, Mini Me, Maurice Barthélémy, Britney Spears (version février 07), Patrick Stewart, Michel Foucault... t'as pas trop intérêt à te mettre mal avec eux.

Les voix oscillent sur les différentes longueurs d'ondes, ondes qui traversent le corps de part en part. Le corps est une caisse de résonance où rebondissent les échos perdus de voix qui s'entrecroisent sans se répondre. Le corps est traversé par les voix. Des voix qu'il faudrait retranscrire sur le papier à l'aide d'un sismographe et non pas mot pour mot avec les lettres de l'alphabet. Comme ça, on pourra faire une analyse graphologique de la voix, et tout ce qu'on parviendra à lire sur l'électrocardiogramme ce sera "une nuit d'amour". La voix vit. Ce que l'on cherche on risque de le trouver. Avez-vous trouvé la voie ? Et lorsqu'on l'a trouvée on risque de la perdre. Avez-vous perdu la voix ? Avez-vous perdu la vie ? La vie est une clef vivante comme celle du conte de Perrault : *Barbe bleue*. C'est une clef fée. Elle cafte. Elle peut pas tenir sa langue. La tache de sang joue à cache-cache sur la clef. La clef saigne. Elle parle d'une voix sanglante ou sanguinaire.

Les comptines pour enfants ont une valeur d'apprentissage subliminale, c'est pour ça qu'elles survivent. Si la leçon dispensée n'est pas valable, alors l'enfant ne survit pas et la comptine disparaît. C'est pareil pour les religions, c'est comme ça qu'elles survivent. Ça remonte aux amibes ces conneries-là. On a tous une force vitale en nous qui remonte à la nuit des temps.



PAS de nouvelles.

Bonne nouvelle ?

Je suis dans le métro, un type parmi d'autres. Bonne nouvelle. Le cocher fouette mou, je vais peut-être avoir du retard. Le signal sonore retentit, le métro se propulse comme un escargot branché sur deux cent mille volts qui suce les rails à toutes blindes. Les gens parlent trop fort. Pour surenchérir contre le mugissement, on pousse la musique à fond dans l'oreillette, ça émet un petit grésillement rythmé et nasillard. Je ne m'entends plus. Le corps émet une vibration, un bruit. Les neurones sont des émetteurs, mais certainement aussi des récepteurs. Donc ils peuvent communiquer, non seulement par signaux électriques, mais aussi par ce bruit. Les animaux, comme le chien par exemple, sont capables de percevoir les sons bien plus finement que les hommes, ce qui pourrait expliquer une sorte de télépathie entre le maître et son chien, qui entend – littéralement – son maître penser. Mais aussi une certaine "intuition féminine", la manière dont on se comprend parfois, sans les mots.

Pour ne pas se faire pirater le cerveau, faut penser à un mur de brique.

J'ai des acouphènes, le silence siffle. Avant l'ère du numérique, on payait des filles pour écouter les bandes vierges qui allaient servir dans les studios d'enregistrement, pour être sûr que la meilleure prise ne serait pas gâchée par un craquement, une anomalie. De jeunes vierges payées pour écouter le silence. Speak now or forever hold your peace.

Il n'y a que les enfants qui entendent encore certains sons très aigus. C'est pour ça qu'en Suisse, y'a des gens qui ont inventé un système qui diffuse des ultrasons devant les banques et centres commerciaux pour empêcher les enfants de traîner dans le coin, car ils sont les seuls que cela gêne.

C'est marrant de se dire que si quelqu'un qui s'énervé monte trop dans les aigus, on risque de ne plus l'entendre.

Quand on a les oreilles qui sifflent, c'est que quelqu'un parle de nous. Si trop de gens parlent de nous, on finit par perdre tellement de fréquences, que tout dialogue nous parvient entrecoupé, saccadé, comme une conversation téléphonique lorsqu'on a pas de réseau. On finit par entendre de manière stroboscopique.

La disparition d'un son, c'est comme la mort d'une étoile. Lorsqu'un son meurt à notre perception, que notre oreille perd une fréquence de réceptivité, le son sonne encore une dernière fois, de l'au-delà, comme un écho, comme le chant du cygne. Il faut savourer ce long mugissement pendant qu'il s'attarde encore sur le tympan, comme une étoile depuis longtemps éteinte et que l'on voit encore briller au loin ; comme l'écho d'un vieux message dans une bouteille.

Le glas qui sonne sa propre mort.

Je trifouille les tétons de la radio pour accrocher ma station favorite... *Un jour elle vola même un hérisson...* J'ai mis un poulet au four, je pèle *Cette fois les tueurs portent des masques de carnaval* des pommes de terre bouillies dont la peau glisse presque toute seule. J'écoute la radio d'une oreille distraite en piquant les tubercules *Elle aura vendu des pâtisseries pour payer ses doses* l'une après l'autre, avec ma fourchette, et entreprends de les déshabiller avec un

de le réprimer. Mes côtes flottantes se décollent sous la pression exercée par le rire ravalé tant bien que mal. Et je te passe de la pommade. La lumière du jour fait pâlir les flammes des bougies qui suent encore à côté de la baignoire. Je les souffle. Et, comme lorsque je soufflais les forêts de bougies bleues ou rose layette sur mes gâteaux d'anniversaire, je fais un vœu.



24
VŒUX

TU glisses la pointe de ta langue entre mes paupières cernées, et tu lèches les globes oculaires pour récupérer un vœu piquant qui me gêne. Il y a des L et des T de lumière dessinés sur les cadres de tes fenêtres. Tu es mal rasé, le cheveu en randinon, le cou gras et le bide fier. J'ai envie de rigoler. J'aime pas les petits garçons efféminés et délicats qui font rêver les midinettes, et qui ne pensent qu'à plonger la tête la première sous les jupes des filles comme les photographes d'antan. J'aime pas les images léchées comme un cône de glace bien égalisé, sans coulure, les angles bien arrondis à grands coups de langue circulaires.

On regarde des séries au lit, en trempant des gaufrettes au miel dans une tasse de tilleul. On peut regarder une ribambelle d'épisodes à l'affilée, bien installés dans le lit avec de gros oreillers calés dans le dos et l'ordinateur sur les genoux. Parfois, je me lève pour refaire chauffer de l'eau et toi pour épousseter les miettes de gaufrette qui te parsèment les poils du torse comme des morpions sucrés.

Lay lady lay

Dans la petite cuisine en forme de couloir dont le sol est recouvert de linoléum corné dans les angles comme les pages d'un livre trop lu, tu prépares un english breakfast. Les mots sautillent parmi les crépitements de l'huile bouillante dans laquelle la gélatine transparente se fige en blanc brillant avec des petits cratères dorés sur les bords. On s'attaque à une belle platée de haricots à la sauce tomate, œufs frits et saucisses. Et en prime des toasts beurrés avec de la gelée de fraise, un verre de jus d'orange

floconneux, et un mug de thé brûlant, avec du lait et beaucoup de sucre : c'est meilleur, un point c'est tout. Tu trempe des biscuits dans le thé et me les fourres dans la bouche plus vite que je ne peux les avaler :

– Je voudrais voir des photos de toi quand tu étais enfant. Comme ça, je pourrais imaginer nos enfants... T'étais jolie quand t'étais p'tite ?

Je rigole des yeux et bave une lave de miettes gluantes avant de pouvoir répondre :

– Oui, j'étais jolie... Je sais pas à quoi ils ressembleraient, nos enfants.

– Ils ressembleraient à toi et moi, bien sûr.

Il faut qu'on s'écrase complètement l'un contre l'autre pour éclater toutes les bulles d'air qui nous séparent, toutes les cloques du papier bulle de honte qui nous enrobent comme des petites poupées fragiles, des figurines, des santons de terre cuite. Quand je te serre contre moi très fort j'en oublie que tous nos demains se transformeront en hiers.

J'ai des épluchures de légumes au bord des doigts.

Je t'abandonnerais toutes mes envies et, si tu es inquiet, je te donnerais mes sangs et mes ongles à ronger.

Je n'ai d'yeux que pour toi. Je te les offrirai dans un petit coffret comme des boules chinoises.

Ferme les yeux ce marron me défonce.

L'amour est par-delà la liberté et la discontinuité du temps.

– Voulez-vous m'épouser ?

– Oui

– Tout de suite !

– Pourquoi attendre si longtemps, marions-nous hier !... la semaine dernière !... il y a quelques années !... et puis merde ! On a qu'à se marier av. j-c !

– Allons à la mairie avant qu'il ne soit trop tard...

– Déshabille-toi tout de même, faut pas qu'on soit trop en avance, je refuse de t'épouser avant le péché originel... ce serait d'un ennui !

– On achètera une pomme sur le chemin...

Mes bras se jettent autour de ton cou, et le lit, qui secoue ses plumes, chamboule la tasse en porcelaine posée sur la petite table de nuit. Elle se brise en rebondissant. On peut bien briser toute la vaisselle puisque ça porte bonheur. Je n'ai que faire des assiettes. Je ne mangerai que dans ta main.

Et la grosse dame chante sa chanson.

The End